

## SIBIU / HERMANNSTADT : UNE INTERSECTION DE CULTURES\*

### *À la base du cioranisme : un conflit de civilisations ?*

C'est une tâche fort attrayante de parler de Sibiu / Hermannstadt dans un colloque qui est consacré à Cioran. Beaucoup croient que Cioran est un fils de cette ville. L'est-il vraiment ? N'est-il pas tout au plus un *voisin* de la ville de Sibiu ? Peut-être une sorte de *neveu*, un *enfant adopté*, venu du voisinage ?

Cioran lui-même a témoigné que, dans cette ville, il s'était senti « comme à l'étranger ». Le « chez-soi » de Cioran ce fut Rășinari, la tradition pastorale des environs de Sibiu, c'est-à-dire le paysage montagnard roumain qui environne la ville. De ces gens-là il osait dire qu'ils avaient vécu « avant la civilisation » dans une « innocence absolue », pleins d'une sagesse originelle, pas encore troublés par la « malédiction de la conscience ».

C'est ainsi que le fils de curé du village roumain, situé au pied des montagnes, Emil Cioran, a vécu une expérience semblable à celle de Lucian Blaga, qui a caractérisé la dichotomie de la vie partagée par les Roumains et les Saxons dans notre pays, comme une communauté composée de deux civilisations distantes : ces deux civilisations proviennent, dit-il, de racines différentes, l'on peut dire même opposées, d'une part la tradition de la culture pastorale et d'autre part celle de la ville ouvrière fortifiée. Cette vie commune « distante », Lucian Blaga la décrit dans son « espace mioritique » de la manière suivante :

« Dans un même paysage peuvent vivre des âmes, qui ont été déterminées inconsciemment par des modèles fondamentaux foncièrement différents. Par exemple : Depuis quelques 800 ans les Saxons transylvaniens venus ici du côté du Rhin, établirent dans l'espace transylvanien, leurs ordres culturels et bourgeois, impassibles

---

\* Texte d'une conférence faite au Colloque Cioran de 1998 sur le thème de « Cioran et l'Europe centrale ».

comme la pierre, dans l'esprit inchangé de leur espace gothique, comme si c'était d'hier et pour toujours... Mais tout à côté passe, avec ses troupeaux, le berger valachien, laissant derrière lui les tours et les bourgs noirs [des Saxons], qui parlent d'un autre destin, et, montant et descendant, il chante sur sa flûte son espace. — Ce sont deux sortes d'hommes, qui vivent dans le même paysage, mais dans des espaces différents. Bien que, d'une manière inexprimable, ils soient proches les uns des autres, ils sont, précisément par le modèle qui les porte, réciproquement si éloignés, que 800 années d'étroit voisinage n'ont pas suffi à résoudre et vaincre cet autre éloignement, qui règne parmi eux dans le domaine de l'inconscient. »

Aujourd'hui nous ne parlons pas de Blaga, mais du jeune Cioran des années '20, durant lesquelles ce fils de curé et idéalisateur de la vie pastorale fit son entrée dans une ville, caractérisée par ces hauts murs et les tours noires, tels que Blaga les avait décrits.

Ainsi il arriva dans une ville marquée par une empreinte protestante et allemande, par une culture, qui avait traversé les « éclaircissements » (mais aussi les confusions) du Siècle des lumières. Nous pourrions dire : Cioran est entré dans un espace, marqué par des traditions protestantes, qui, en tant que telles, avaient déjà passé à travers « l'insomnie ininterrompue » ainsi que par cette « malédiction de la conscience », que Cioran lui-même désigna, dans son entretien bien connu avec Gabriel Liiceanu, par le mot allemand : « Das Verhängnis » (traduction littérale : la fatalité).

En effet, l'insomnie de Cioran commence, en tant que phénomène médical, ici à Sibiu, dans ces rues nocturnes par lesquelles il avait l'habitude d'errer. Est-ce qu'au début des études philosophiques de Cioran, cette rencontre de « l'innocence » pastorale (comme le fils de curé orthodoxe la vit) pouvait aller de pair avec la tradition de la civilisation citadine, cette rencontre quasi biblique, comparable à celle du berger Abel avec l'entrepreneur civilisateur Caïn, qui représente en quelque sorte le type de l'*homo faber* ? Dans sa position de berger idéalisé, Cioran se rend compte du fait que ce type de civilisation, s'étendra inévitablement au-dessus de nous et qu'il passera au-dessus de nous comme un « malédiction », comme une fatalité contre laquelle nous n'avons aucune chance — quand nous ne serons pas sauvés de ce « désespoir » de « l'éclaircissement ininterrompu », de cette « malédiction de la conscience » par l'acceptation luthérienne de

la grâce, qui gagne notre confiance par la foi en Dieu dans le Christ. « *Sola gratia* », « *sola fide* », « *solus Christus* » - cette trinité constitue le témoignage fondamental du protestantisme.

Le protestantisme luthérien, auquel toute la communauté citadine de Sibiu, à l'époque entièrement saxonne, avait adhéré au XVI<sup>e</sup> siècle, naquit en milieu citadin et se développa durablement au milieu de la civilisation citadine de cités fortifiées : en Allemagne et en Suisse, aux Pays-Bas et dans les pays scandinaves, mais également en Pologne et dans la Hongrie d'autrefois, particulièrement en Transylvanie, qui a été considérée au XVII<sup>e</sup> siècle comme une principauté « protestante » ; les villes saxonnes étaient les protagonistes de cette culture protestante, qui dès le début, parmi les cultures ecclésiastiques, étaient les seules à se tenir au niveau aussi bien des précurseurs humanistes que des tenants du Siècle des lumières. Et de cette manière le protestantisme luthérien a traversé les réelles contestations du rationalisme, du scepticisme, voire même de l'athéisme, pendant qu'il se tenait uniquement à cette foi dans la grâce de Dieu ou à la grâce de la foi dans le Christ. Le chemin sur le tranchant du couteau, caractérisé par les trois mots clés *sola gratia*, *sola fide*, *solo Christo*, ne fut pas facile à trouver et plus difficile encore à aller. Ni Cioran, le fils du curé orthodoxe de Răşinari, ni Nietzsche, également fils de prêtre, à vrai dire protestant et originaire de Saxe, ne parvinrent à relier la « malédiction de la conscience », qui caractérisait la civilisation après le Siècle des lumières, avec la conscience protestante, qui s'est fondée sur l'alliance, riche en tensions, de la foi chrétienne (« *sola gratia* ») et de la pensée des Lumières. Cette synthèse était, sans aucun doute, liée à la culture citadine propre à Sibiu.

Il se peut que, d'une manière ou d'une autre, tous les philosophes roumains contemporains, aient eu à se battre pour traiter et venir à bout de cette rencontre (de cette collision !) entre d'une part la culture pastorale (qui est liée en un certain sens au village) et d'autre part la civilisation de ville du type *homo faber*. Pendant qu'il s'était retiré dans son refuge, non loin de notre ville de Sibiu, Noica considérait de l'extérieur cette rencontre du post-Siècle des lumières. Du haut de Păltiniş il n'a pas réfléchi, en fin de compte, sur les valeurs traditionnelles roumaines, pour les faire entrer dans l'horizon de la

pensée de son temps, c'est-à-dire dans l'horizon de la pensée citadine. Blaga devenait lui-même citadin, même professeur d'université, afin de réfléchir à partir de cette position, sur l'espace mioritique, qu'il connut dans sa jeunesse, qu'il vit aussi, dans la proximité de Sibiu, et il le compara avec d'autres traditions culturelles et civilisations du monde. Cioran enfin s'envola de l'environnement mioritique vers la Ville des villes, dans la capitale du monde, et s'y livrait entièrement à cette donnée de destin, à cette « malédiction », à laquelle il ne donnait aucune chance de victoire et à laquelle il ne voulait pas non plus se soustraire, même pas d'une manière intellectuelle. Il s'était envolé, me semble-t-il, vers la ville absolue, afin de venir à bout, aussi clairement que possible et à n'importe quel prix, des conséquences désespérées de ces « excès de conscience », auxquels nous sommes condamnés en tant qu'hommes modernes. Il s'est livré, sans réserve, à la « tentation du négatif », qui, comme il disait à Liiceanu, « était plus forte que toute autre. »

Et ce n'est qu'en tant qu'impossibilité spirituelle, semble-t-il, que résonne dans son entretien, d'une manière non exprimée, l'écho de sa jeunesse antérieure à Sibiu, que son compatriote de Rășinari, Goga a formulé dans cette chanson : « Pourquoi m'avez-vous arraché du chez nous, pourquoi m'avez-vous enlevé de la maison...? ! »

De même Cioran avoue à Liiceanu, qu'après tant d'années vécues à Paris, il lui est si difficile de parler le roumain. Mais cette constatation, il la fait en riant, pendant qu'il la formule : « Je parle le roumain comme un Saxon. »

### *Sibiu / Hermannstadt : une intersection de cultures*

D'après le recensement de 1930 la population de Sibiu compta tout juste 50.000 habitants, dont 44% de Saxons, environ 37% de Roumains, à peu près 13% de Magyars, 3% de juifs, presque 0,6% de gitans (à savoir au total 285) et un peu plus de 2% d'autres nationalités. Ainsi Sibiu fut autrefois, reconnaissable pour chacun, une ville multiculturelle.

Celui qui passait par le centre de la ville (je l'ai fait plusieurs fois au milieu des années '30), voyait principalement des noms allemands sur les enseignes des magasins. Aussi les institutions culturelles se trouvaient-elles en majorité – c.-à-d. dépassant la proportion

statistique des habitants – en possession saxonne et sous administration autonome saxonne : le *Musée Brukenthal* (*Brukenthal Museum*) et le *Lycée Brukenthal* (*Brukenthal Lyzeum*), l'*École populaire pour garçons* (*Knaben Volksschule auf den Hundsrücken*=la rue « Dos de chien » (actuellement École d'État de musique), le *Lycée pour jeunes filles* (*Mädchenlyzeum*) (actuellement le lycée économique), y compris le *Séminaire de l'Église nationale* (*Landeskirchenseminar*), où ont été formés les futurs instituteurs saxons (à présent l'internat du lycée économique) ainsi que plusieurs autres écoles ; la *Salle de la société de musique* (*Musikvereinssaal*) (aujourd'hui salle de la philharmonie d'État) et le *Théâtre municipal* (*Stadttheater*) dans la rue Harteneck / rue des Remparts (brûlé en 1948), l'*Hôpital Luther* (*Lutherspital*), toujours appelé ainsi en langage populaire – comme d'autres hôpitaux privés (*Privatspítáler*) ; le *Musée des sciences naturelles* (*Naturkundliches Museum*) d'entre les remparts – et le complexe des bâtiments de l'université de la nation saxonne, qui s'étendait de la place Schiller (les *Archives de la nation saxonne*) (*Archiv der Sächsischen Nation*, actuellement les Archives d'État) jusqu'à la Grand-Place (p. ex. la *Maison Haller*) ; mais aussi le *Foyer des femmes* (*Frauenheim*) dans l'actuelle rue Coşbuc (actuellement Foyer d'État pour personnes âgées). S'y ajoutent les édifices ecclésiastiques dans un sens strict : le *presbytère de ville* (*Stadtpfarrhaus*) sur la Place Huet, l'ainsi dit *Palais épiscopal* sur la Grand-Place, l'*Église Saint Jean*, érigée en 1883, appartenant à l'*Orphelinat* évangélique adjacent (actuellement Maison de culture des étudiants), le *Foyer de la Diaspora* (*Diasporaheim*), aujourd'hui hôpital des maladies pulmonaires, et encore beaucoup plus d'institutions ou centres, qui ne me viennent pas spontanément à l'esprit parce que je ne suis pas né à Hermannstadt ; à ne pas oublier non plus le *tramway électrique*, aussi la *centrale électrique*, et, fondé et géré par celle-ci , le *Jardin zoologique* (*Tierpark*) dans le « Jungen Wald » (« Dumbrava ») ainsi que la *Caisse générale d'épargne* (*Hermannstädter Allgemeine Sparkassa*), le bâtiment où se trouve actuellement la pâtisserie Perla, et l'*Établissement du crédit foncier* (*Bodenkreditanstalt*), aujourd'hui la C E C et la Banque agricole, le *Bain public* (*Volksbad* , aujourd'hui Neptun-Bad) dans la rue Şaguna, également le *Bain Strand*, d'après lequel tout un quartier de ville

s'appelle aujourd'hui « Ştrand ». Ici il faut sûrement nommer aussi les grandes usines : *Rieger (Independența)*, *Hess (Balanța)*, *Gromen & Herbert (Libertatea)* et d'autres. Et également l'hôtel saxon *Der Römische Kaiser (Impăratul Romanilor)*, propriété de la Caisse générale d'épargne de Hermannstadt.

La contribution roumaine à la ville sautait également aux yeux. D'une part il y avait les institutions et édifices, qui témoignaient très précisément comment Sibiu était devenu, déjà avant la réunion transylvanienne avec l'ainsi dit Ancien Royaume Transcarpatien, un centre de découverte de soi : la *Cathédrale orthodoxe* dans la rue des Bouchers (édifiée au début du XXe siècle), avec la construction de l'actuel *Institut de théologie orthodoxe* et le siège du Métropolitain ; le siège de ASTRA dans l'actuel parc ASTRA. Il y avait aussi la vieille église roumaine (originellement grecque !), l'*Église du Fossé (Biserica din Groapă)*. Ensuite tous les édifices administratifs et les écoles d'État étaient devenus roumains après 1919 (ainsi le *lycée Gheorghe Lazăr*, qui a été érigé comme une école jésuite, devenue ensuite un gymnase officiel hongrois), l'ancienne *École militaire de natation*, et avant tout les multiples *casernes*, d'où l'on pouvait entendre jour après jour les signaux de clairon. L'État - ce dont s'aperçut la relative majorité saxonne - s'efforça à renforcer la part roumaine, également par des lois correspondantes. Ceci donna lieu à des discussions politiques, principalement au niveau bucarestois ; l'image de la vie commune quotidienne en fut à peine affectée.

[Moi-même, lorsque j'eus onze à douze ans, je fus roué de coups par de jeunes Roumains - une bande (*gașcă*, en argot roumain) - dans la ville basse, pour la seule raison que j'étais Saxon : « Qu'est-ce que tu cherches ici, Saxon ? C'est de la terre roumaine ! » Il s'agissait d'un passage à niveau. Mais cette scène fut une exception et je me proposai alors de rapporter cet événement au Roi ! Mais j'omis de le faire. Je le mentionne seulement, pour montrer, qu'à l'âge de douze ans, j'avais à éprouver cela : cette exception ne pourrait pas se propager et les autorités y mettront de l'ordre. (Mais avec cela je n'ai pas voulu pas faire de la propagande pour la monarchie.) Ce fut l'époque où Emil Cioran aussi, si je suis bien informé, eut un penchant pour la Garde de Fer.]

Des 13 pour cent de Magyars, autrement que dans ma ville natale de Braşov/Kronstadt, je n'ai rien remarqué ici. Au contraire : cela m'a frappé que les aides à domicile dans les familles saxonnes ne parlaient pas le hongrois, comme chez nous, mais le roumain ou le saxon ; qu'ils ne s'appelaient pas Ételka ou Julis, toutes deux des appellations hongroises, mais Mărioara, appellation roumaine, ou Fichen, appellation saxonne. A vrai dire il y avait l'église réformée et l'église catholique, la première purement magyare, la deuxième en prépondérance. Le cloître des Franciscaines, situé dans la rue de la Colline, hébergeait une école supérieure hongroise pour jeunes filles ainsi qu'une école de formation d'institutrices.

Quant à l'église catholique, il faut mentionner la contribution autrichienne à l'image de la ville : cette cathédrale a été construite pour la garnison au XVIIIe siècle, sur l'ordre de l'administration autrichienne ; elle a été placée au milieu de la ville évangélique, tout comme la statue de *Nepomuk*, qui a été érigée sur la Grand-Place. Des quartiers entiers et des institutions qui y ont été établies, portaient des traces autrichiennes : le *Theresianum*, le quartier nommé *Josefstadt*, avec la rue principale (à l'époque *Schewisgasse*, aujourd'hui boulevard de la Victoire), où l'on a construit une rangée d'édifices spécifiquement administratifs telle que la *Direction des finances* (aujourd'hui l'hôtel de ville), le *Palais de Justice*, l'*Hôpital militaire* et au bout l'*École des cadets*. De l'autre côté du centre-ville il faut mentionner l'*église des Ursulines* (qui date d'avant la réforme, et qui a été recatholisée par les Autrichiens) et l'école adhérente ainsi que la *gare*. Enfin il faut nommer l'ainsi dit *Generalloch*, trou ou passage du général, qui passait à travers l'ancienne résidence du général autrichien, commandant de garnison, reliant la Grand-Place à l'actuelle rue des Archives. Les inscriptions et les *bustes*, décorant les murs de la ville, sont également à signaler dans ce contexte. Et enfin les multiples bâtiments des casernes. La plus ancienne, l'ainsi dite *90-ième Caserne*, a été démolie sur l'ordre de Ceauşescu. Elle datait de 1817 et a été érigée par les citadins saxons (et évidemment aussi payée par eux), pour échapper aux cantonnements forcés des Autrichiens.

La diversité des cultures, qui se trouvaient à Sibiu, se manifestait d'une manière particulière sur les places de marché. Aussi bien sur le marché Cibin que sur la Grand-Place (*Piaţa Mare*) et la Petite-Place

(*Piața Mică*), se mêlaient joyeusement dans leurs costumes traditionnels les paysans des environs roumains et des communes saxonnes. Les gitans ne manquaient pas non plus avec leurs produits et offres caractéristiques. Ces activités de marché donnaient à la ville une atmosphère tout expressive, ouverte, tolérante et vivante. Le soir la 'Heltauergasse' (aujourd'hui la rue Bălcescu) appartenait aux élèves des lycées, qu'ils utilisaient comme un corso, et, bien reconnaissables par leurs casquettes de lycéens, ils marchaient de long en large, les garçons et les filles roumains d'un côté, les Saxons de l'autre, tout en se saluant gentiment de ci, de là, traversant aussi, se mêlant même.

À ces souvenirs-réminiscences des années '30, appartient également, du point de vue de la rencontre des cultures, l'intense vie associative de toutes les ethnies mentionnées ici. Des sociétés de musique, de formation culturelle, des sociétés scientifiques, économiques, des associations professionnelles, d'aide sociale, de tourisme, des associations sportives furent créées en un nombre incroyable et presque toutes avec une empreinte ethnique spécifique. Pour les personnes étrangères à la Transylvanie, il faut souligner que cette vie ethnique, entendue comme une manière de vivre l'un à côté de l'autre, ne fonctionnait pour ainsi dire jamais dans un sens antagoniste et ne peut nullement être comprise dans ce sens-là. Le qualificatif « apartheid » ou « ségrégation » n'est pas du tout d'application ici ; il nous mènerait sur une mauvaise piste. Considérons par exemple le *Verein für Siebenbürgische Landeskunde*, fondé en 1840/42, qui avait son siège à Sibiu et qui deviendra le plus important promoteur de la recherche scientifique pour la Transylvanie ; si nous choisissons cette association comme exemple, nous constatons qu'elle avait dès le début (et longtemps après) des membres roumains et hongrois. Lorsque plus tard, l'association ASTRA sera fondée d'après le modèle saxon, comme association roumaine dotée d'objectifs comparables, on se rendra visite et on se saluera mutuellement aux fêtes de l'association ; cela vaut également pour les associations hongroises. *La manière de vivre l'un à côté de l'autre fut pour la Transylvanie une forme habituelle de vivre l'un avec l'autre.* Autrement dit : ce n'est pas cette volonté d'être l'un à côté de l'autre qui troublait ou menaçait la paix sociale ethnique, mais ce qui la mettait en danger, c'étaient les tentatives de pousser et



d'obliger ces traditions de langue et de culture, voulues diversifiées, à s'unir. L'on pourrait précisément y voir une recette transylvanienne, vérifiable à celle de Sibiu, consistant à stabiliser la paix sociale et culturelle par le fait d'engager et d'encourager les groupes ethniques – dans la mesure où ils s'associent spontanément et volontairement à cette fin – à servir de véhicules et de stimulateurs, d'agences favorisant un déploiement culturel moins onéreux. Ceci valait malgré ou précisément à cause des tensions politiques, diversement accentuées durant l'époque de 1848 (quand les Magyars chantaient « *Talpra Magyar* » : lève-toi Magyar, et que les Roumains y répondaient « *Deșteaptă-te Române* » (Réveille-toi, Roumain) et que les Saxons tentaient d'aplanir le conflit par « *Siebenbürgen süße Heimat* » (Transylvanie, douce patrie), et invitaient à s'embrasser symboliquement en chantant les mots « *und um alle deine Söhne schlinge sich der Eintracht Band* » (et qu'autour de tous tes fils se noue le lien de l'union). Depuis 1848 le principe d'« union » dans la diversité a été d'abord violé par les Hongrois transylvaniens (sous les directives de Budapest), ensuite par les Roumains – au seuil des années '20 et '30 de notre siècle et ensuite, de nouveau, après 1945 (et cela conduit « du dehors », cette fois-ci sous le signe du national-communisme, sous l'influence de Bucarest) ; et enfin par les Saxons, sous l'influence de Berlin, dans les années immédiatement avant 1944.

La devise transylvanienne de vie commune d'après le modèle de Sibiu ne pouvait pas être conçue dans les termes de celle de l'Amérique, pays d'immigrations « postilluministe », « *e pluribus unum* » (*plures doit devenir unum* !), mais il aurait pu s'énoncer ainsi : *unum – sed : e pluribus* : Nous sommes une ville *unie* dans un pays commun *uni*, et nous puisons notre joie dans la multiplicité linguistique de nos groupes de vie. Ici on a chanté la Transylvanie comme « *eine grüne Wiege einer bunten Völkerschar, mit dem Kranz von Nationen um des Vaterlands Altar, ...Wo der Andacht Huldigungen steigen in so vielen Zungen zu de einen Gott empor.* » (« un berceau vert d'un cercle varié de peuples, avec la couronne des nations nouée autour de l'autel de la patrie, ...où les hommages de recueillement montent, par tant de langues, vers le Dieu unique. ») La

cohésion transylvanienne résultait en premier lieu de la valeur incontestée de la diversité culturelle. Voir Lucian Blaga !

C'est ainsi qu'Emil Cioran aussi a connu la vie à Sibiu. Tout autrement que Blaga, il n'a pas considéré ce thème, pour autant que je sache, comme un sujet de réflexion – que ce soit dans ses années bucarestoises de la Garde de Fer – après quoi, comme il dit lui-même, il s'est retiré somme toute de toute responsabilité, pour ne réfléchir alors, à partir de la « Capitale du monde », que sur la malédiction existentielle de l'homme, de tous les hommes.

Dans la période, qui a suivi le départ de Cioran, la communauté citadine a retrouvé, d'une manière prudente, quelques nouvelles formes d'entrecroisement culturel, p. ex. à l'occasion de manifestations musicales, où l'on a appris à s'entraider.

Je crois qu'aujourd'hui nous pouvons redécouvrir cette manière transylvanienne de vivre ensemble et que nous pouvons la revaloriser comme un modèle, à recommander à l'Europe – et par lequel nous pouvons nous recommander à l'Europe.

### *Quelques réflexions historiques*

Après avoir essayé ces quelques esquisses de formes de la vie en commun de cultures différentes, telles que nous les avons vécues à Sibiu à l'époque de Cioran, laissez-moi jeter encore un regard sur quelques conditions historiques, desquelles sont nés ces résultats au XXe siècle.

En premier lieu nous devons bien dire qu'*au-delà de toutes les théories de continuité*, sur lesquelles on s'est disputé sous le signe de l'historiographie nationale et nationaliste, l'on pourrait affirmer : la continuité la plus stable dans l'histoire transylvanienne c'est celle de la pluralité. Cela vaut pour la période d'*avant* la genèse de l'ethnie roumaine et cela vaut d'autant plus pour l'époque où, après la naissance de l'identité roumaine (qui n'a pas coïncidé, cela va de soi, avec la prise de conscience de cette identité), apparaissent en Transylvanie des formes administratives d'État. A cette époque, au Moyen Âge, avec l'avance de la domination des Arpades, divers groupes et cultures vinrent s'établir dans le pays. Ces groupes peuvent être facilement définis du point de vue ethnique. La dynastie des Arpadiens essayait de les placer tous sous contrat : les clans des

Szekler, les groupes des Valaques, les groupes des Petchenègues, des Koumans, et d'autres ethnies turques – et finalement, ce qu'il y a de plus important pour la convergence des cultures à Sibiu – ces *Hospites* occidentaux des *Flandrenses* et *Teutonici*, qui à leur tour comprennent des groupes contractants, qui plus tard se serrent de plus en plus sous le nom collectif des *SAXONES*.

Avant 1150 ces *Hospites* ont été appelés à la cour du roi des Arpadiens afin de s'organiser, sous leur droit coutumier propre, dans le royaume de la Hongrie. Avant 1191 ils obtinrent un territoire administratif ecclésiastique propre, qui a été élargi en 1224 au territoire administratif politique, dont Sibiu servait de centre commun. Pour notre réflexion il est important que les Roumains et les Petchenègues y aient été également mentionnés, et qu'à tous les trois – Roumains, Petchenègues et Saxons – aient été reconnus des droits déterminés, par lesquels ils pouvaient se faire valoir comme des groupements juridiques : cet acte de 1224 donne droit à une forêt commune, qui d'après certains chercheurs, aurait pu coïncider avec la zone qu'aujourd'hui nous nommons « Mărginime » et qui aurait pu comprendre aussi le Rășinari de Cioran.

Des privilèges ou *libertates* ne signifient pas, en ce temps-là, des avantages, mais des droits, selon le cas, spécifiés par contrat, en faveur de groupes particuliers. Les Saxons de Sibiu ont, plus que d'autres, particulièrement fait attention au caractère écrit de ces droits. (Dans son grand discours de la diète de 1591, Albert Huet y a attiré l'attention de la noblesse, disant que les citoyens de Sibiu, « coordonniers et tailleurs » (*Schuster und Schneider*) ont gardé les tiroirs pleins de tels textes de traité. Et ce zèle de rassembler et cette application juridique des Saxons constituent aujourd'hui la substance des archives d'État de Sibiu !)

La coordination de ces contrats avec les différents groupes et de ces droits de groupe constituait une condition d'existence pour l'ultérieur *Regnum Transylvaniae* – et le fait d'avoir défailli en cette coordination a été (*encore* plus tard) une cause de la rupture de ce « Regnum », eu égard à la question ethnique-nationale, pour laquelle, en ce qui concerne les Roumains il n'a pas été trouvé alors de solution dans le cadre étatique transylvanien.

Retournant à Sibiu, comme c'est notre tâche, nous devons observer, qu'à la fin de la dynastie des Arpadiens (1301) apparaissent

de nouvelles conditions de la vie en commun des différentes cultures, dues à l'entrée de la dynastie franco-italienne d'Anjou. Pour l'ensemble de la Transylvanie la volonté de réforme occidentale européenne d'Anjou signifiait une perte pour les Roumains de la Transylvanie : ils perdaient leurs porte-parole par le fait que les familles de nobles roumaines s'adaptaient à la nouvelle législation, devenaient catholiques et se dissolvaient dans la noblesse (hongroise) unifiée.

L'aristocratie rurale saxonne elle aussi se dissolvait dans la noblesse hongroise. Mais en même temps une nouvelle couche de leaders politiques se formait parmi les Saxons : le patriciat bourgeois. Puis, les princes d'Anjou encouragèrent l'extension des villes. Ces villes connurent jusqu'en plein XVI<sup>e</sup> siècle un réel essor économique. Il vaut la peine de se rappeler que Sibiu comptait en 1376, 19 corps de métier et 25 métiers, tandis que la métropole économique allemande d'Augsburg ne possédait que 16 corps de métier et 20 métiers. Par cette grande puissance économique les villes saxonnes pouvaient devenir le *robur Transylvaniae* (le rouble de la Transylvanie) et encore au XVIII<sup>e</sup> siècle les Saxons payaient environ 60% des impôts nationaux, malgré le fait qu'ils représentaient un peu moins d'un quart de la population.

Mais parce qu'il s'agit ici du jeu d'ensemble des cultures, je voudrais aussi apporter un exemple du secteur économique, que je dois aux recherches du Dr Corneliu Bucur, directeur du musée en plein air de technique agricole : il s'agit de nouveau de la symbiose de la culture pastorale villageoise roumaine avec la culture manuelle saxonne, plutôt citadine :

En Europe occidentale on a inventé (si j'ai bien retenu : au XV<sup>e</sup> siècle) le moulin à foulon. Il a été repris par les artisans saxons. De là l'accroissement du besoin de laine. Pour satisfaire à ce besoin, les bergers de la « Mărginime », les fournisseurs de laine des tisseurs de laine saxons, étendaient leur économie de pâturage – d'après le modèle de la transhumance. La vie en commun roumaine-saxonne conduisait – bien que nettement compartimentée ou *plutôt parce que* compartimentée – à une coopération, au profit mutuel.

Dans un autre domaine aussi se manifeste cette fertilisation réciproque : pour Sibiu la Valachie a été un important partenaire commercial de la ville saxonne – et outre la Valachie il y avait les

territoires turcs. Le fait que les princes de Valachie payaient aux chefs commettants au bénéfice des orfèvres saxons, tous les touristes qui ont contemplé la *Vasa sacra et non sacra* de Tismana ou ailleurs le savent bien. Pour les relations avec la Valachie les habitants de la Mărginime (pour Braşov/Kronstadt, ce furent les habitants du domaine de Bran/Törzburger Dominiums) furent d'indispensables intermédiaires. Pour les relations diplomatiques les curés de Răşinari (resp. à Braşov/Kronstadt : les curés du Schei) furent indispensables comme « logofêtes » (secrétaires). À cela s'ajoute que les habitants de la Mărginime (resp. du domaine de Bran/Törzburger Dominiums) ne vivaient pas sous le droit seigneurial de corvéables, mais qu'ils jouissaient de la liberté personnelle, sans bénéficier librement de l'égalité politique en territoire administratif saxon. Leur meilleure situation vis-à-vis des habitants du sol seigneurial leur a donné une avance nette, qui se manifeste dans le rôle proéminent que les habitants de la Mărginime joueront plus tard dans l'histoire de la culture roumaine.

Comme nous savons, à Sibiu a été imprimé le premier livre en langue roumaine. Pour l'histoire de la vie commune il faut, je crois, par cet exemple, examiner brièvement deux problèmes : la personne de l'imprimeur ainsi que le but de l'impression.

- 1) Dans les manuels roumains l'imprimeur du catéchisme luthérien de l'année 1544 porte, comme il va de soi, le nom de Filip Moldoveanul. Sous cette forme le nom n'est pas historique. Philipp revient dans les comptes de Sibiu à peu près 60 fois, et ceci sous trois formes différentes de nom : Philippus *pictor* (donc en latin), Philipp *Maler* (allemand), Philipp *Moler* (saxon). Une seule fois il se nomme, dans l'impression de son évangélaire slavo-roumain de 1554, Filip Moldoveanin (donc en slave). « Moldoveanin » – ceci rend vraisemblable qu'il provenait de la Moldavie. Or, le premier livre transylvanien en langue allemande, paru une année plus tôt, en 1543, à Kronstadt, a été rédigé par un certain Andreas *Moldner* – la forme saxonne de Moldoveanin –, ce qui rend vraisemblable que cet Andreas lui aussi est originaire de la Moldavie. En Moldavie il y avait des colonies saxonnes (colonies de ville, là aussi !), qui entretenaient des relations

actives avec celles de la Transylvanie. Ainsi les deux Moldaviens, Andreas et Philippe, peuvent avoir été des Saxons. C'est pourquoi ceci est également fort probable pour Philippe, parce qu'il assume le rôle de chef de plusieurs délégations de Sibiu auprès des voïvodes valachiens. Ainsi ce ne sont pas seulement des Roumains transylvaniens qui servent d'interprète pour Sibiu auprès des principaux partenaires commerciaux, mais ce sont aussi, publiquement, des Saxons moldaviens, qui se sont établis dans des villes transylvaniennes.

- 2) *Philippus pictor* reçoit, pour son catéchisme roumain, en 1544, deux florins du conseil municipal de Sibiu. Quel intérêt le conseil de Sibiu pouvait-il faire valoir pour le catéchisme luthérien roumain ? Est-ce que les Saxons voulaient faire des prosélytes parmi les Roumains ? Afin de répondre à cette question, recourons au parallèle à Braşov : en 1559 Coresi imprime également, sur l'ordre de son « stăpân » (patron), le chef de la ville, Lukas Hirscher, le catéchisme luthérien en langue roumaine. En dehors de ce livre, il imprime également, sur l'ordre du même employeur, des livres de culte orthodoxe. Nulle part ailleurs Coresi imprime tant de livres ecclésiastiques orthodoxes en langue roumaine que dans les imprimeries saxonnes transylvaniennes. Or, en 1543 les Saxons avaient réformé leurs propres églises catholiques, tout comme ils réclamaient pour le service religieux et pour la connaissance des règles fondamentales bibliques le recours à la *langue maternelle*. Il n'existe pas d'indices d'objectifs de prosélytisme. Pour cet élan réformateur de catéchismes luthériens, on peut faire valoir ce que Blaga a dit, en général, sur la culture allemande : « La culture allemande, orientée tout autrement (que la culture française) ne revendique pas : 'sois comme je suis' !... Elle donne aux étrangers le conseil, en conformité avec leur propre être : 'sois toi-même !' De ce fait l'influence de l'esprit allemand sur d'autres peuples a fort peu le caractère d'un modèle à imiter, elle œuvre beaucoup plus comme une invitation à se découvrir soi-même, à trouver la spiritualité propre des peuples concernés. »

Et ce style d'échange culturel me paraît de nouveau important pour notre espace vital commun. Evidemment il se peut que ces impressions de livres roumains par les Saxons aient été inspirées aussi par des intérêts économiques. (Les citoyens de Braşov p. ex. avaient construit une fabrique de papier et étaient à la recherche d'un marché). Mais cela aussi est un aspect autorisé et souhaité de la vie en commun.

### *La mission de Sibiu selon Cioran*

Je voudrais conclure en retournant encore une fois à Cioran : « Aussi souvent que je pense à la mission de la Transylvanie », écrit Cioran en 1937, « je ne peux pas réprimer mon regret, qui éclate fréquemment en colère et révolte. Dans le contexte roumain elle a apporté une empreinte propre et une individualité précise, qui, par une dégoûtante perversion historique, a été neutralisée dans la confusion générale du pays. Depuis 20 ans la Transylvanie n'a rien fait d'autre que de se renier systématiquement, de se livrer à ses réflexions sceptiques et de liquider ce qu'il y a en elle d'excellences caractéristiques. Lorsqu'on réfléchit à ce que la Roumanie, à cause de cette désertion transylvanienne, a perdu en impératifs qu'elle contient, l'on peut arriver à la conviction, que nous avons raté le moment décisif de notre développement. Alors la Transylvanie constitue – en ce qu'elle aurait dû être et aurait pu être – une déception, qui s'ajoute au monceau de toute la tristesse. Cette province possède tous les éléments, qui, sous une forme cristallisée, constitue la substance d'un État moderne. Pourquoi alors la Transylvanie n'a-t-elle pas imposé en Roumanie un style, pourquoi pas son propre style ? »

Ce que j'ai voulu proposer ici, c'était une partie du « style transylvanien » : la découpe de ce style propre à « Sibiu/Hermanstadt ». Lorsque Cioran dit plus loin, « la Transylvanie est la Prussie de la Roumanie...et lorsqu'elle ne l'est plus, il faut qu'elle le soit » – alors je comprends, nous comprenons ce qu'il pense en 1937 : « Sa spiritualité politique, sa rigueur administrative, la tradition de son ordre juridique... » Jusque là, d'accord. Lorsqu'il s'agit de « son esprit militaire », je deviens réservé, parce que cet « esprit prussien » est lié à une mentalité centralisatrice, qui ne correspond pas à la tradition de Sibiu.

Mais Charles Boner, le voyageur anglais, qui décrit en 1863 la « Transylvanie », y compris « ces produits et son peuple », célèbre la polychromie de la pluralité de ce pays. Et lorsqu'il parle de Sibiu et des Saxons, il ne pense pas à leur ethnie allemande, mais, d'une manière très anglaise, à leur « sens for selfgovernment ».

Nous ne voulons pas, nous aussi, concernant ce « sens for selfgovernment », penser à des ethnies, à une sorte de « apartheid » ou « ségrégation », mais au courage de faire valoir cette « empreinte propre » et cette « individualité dans le contexte d'ensemble de la Roumanie », ce dont toute la Roumanie peut bénéficier. Cette mission possède, me semble-t-il, également le modèle historique de Sibiu, sur lequel nous nous sommes entretenus ici. Et pourquoi ne pas répéter non plus les mots de Cioran, avec le regard fixé sur Sibiu : « Cette province possède tous les éléments, qui, sous une forme cristallisée, constituent la substance d'un Etat moderne. Pourquoi alors la Transylvanie n'a-t-elle pas imposé en Roumanie, un style, pourquoi n'a-t-elle pas imposé *son* style ? »

Paul PHILIPPI

Traduit de l'allemand en français par Eugène Van Itterbeek.